

Hanna Bervoets

Les choses que nous avons vues

Traduit du néerlandais (Pays-Bas) par Noëlle Michel

Roman



Qu'est-ce que tu as vu, au juste?

C'est fou comme on me pose encore souvent cette question, alors que j'ai quitté Hexa depuis déjà seize mois. Les gens persistent à essayer de me tirer les vers du nez, et quand ma réponse ne les satisfait pas – trop vague, pas assez choquante –, ils retentent leur chance en changeant un peu la formulation : « Mais quelle est la pire chose que tu aies vue? » insiste Gregory, mon nouveau collègue au musée. « Comment c'était, exactement? » – celle-là vient de ma tante Meredith, que je ne croisais plus depuis des années, sauf aux anniversaires de la mort de maman, et qui a soudain pris l'habitude de m'appeler chaque premier dimanche du mois pour me demander comment je vais et, ah oui, qu'est-ce que j'ai vu, au juste. « Choisissez une vidéo, une image ou un texte en particulier,

qui vous a vraiment remuée» – tiens, la docteure Ana s’y met aussi : « Dites-moi ce que vous avez ressenti et pensé sur le moment ? Vous n’avez qu’à faire défiler la scène dans votre tête, comme un film, c’est ça, un film dans lequel vous êtes assise, en train de regarder cette vidéo dérangement », et la médecin brandit une espèce de barre balayée par un point lumineux.

Vous aussi, vous faites de même, monsieur Stitic. Vous me téléphonez presque tous les jours. « Pouvez-vous me rappeler, madame Kayleigh ? » – savez-vous seulement que Kayleigh est mon prénom ? Non, n’est-ce pas ? Ce sont mes anciens collègues qui vous ont transmis mes coordonnées, bien sûr, et ils ne connaissent pas mon nom de famille, alors vous dites : « À propos, madame Kayleigh, qu’est-ce que vous avez vu, au juste ? »

Les gens font comme si cette question était on ne peut plus normale, mais où est la normalité quand on attend une réponse macabre ? Et puis, ce n’est pas comme si on se souciait de moi. Peut-être cette idée n’est-elle pas si absurde, peut-être ne pose-t-on jamais de questions par réel intérêt pour l’autre, mais plutôt par curiosité pour ces vies à côté desquelles on est passé (« Dites-moi, monsieur Stitic, c’est intéressant, le droit civil ? ») – toutefois, chez Gregory ou tante Meredith, ou

même chez la docteure Ana, je décèle un certain goût pour le sensationnel, un besoin qui les pousse à m'interroger – mais c'est un puits sans fond.

J'ai vu une fille se taillader le bras en direct au moyen d'un canif bien trop émoussé, elle a dû appuyer fort avant de parvenir à saigner un peu. J'ai vu un homme donner à son berger allemand un coup de pied si brutal que la bête s'est écrasée en couinant contre le réfrigérateur. J'ai vu des enfants se mettre au défi d'avaler d'un coup une quantité aberrante de cannelle. J'ai vu des gens vanter par écrit les qualités de Hitler à leurs voisins, leurs collègues ou à de vagues connaissances, comme ça, au vu et au su de tous, y compris de potentiels partenaires ou employeurs : « Hitler aurait dû finir le boulot », à côté d'une photo de migrants dans une embarcation de fortune.

Autant d'exemples éculés, vous le savez aussi, pas vrai ? Toutes ces histoires ont été racontées dans les journaux par d'anciens modérateurs, ce qui n'empêche pas que j'ai moi-même assisté à ce genre de scènes : les saluts nazis, les chiens maltraités – la fille à la lame de rasoir est même un classique. Il en existe des milliers, une dans chaque rue, du moins c'est ce que je me figure : la maison où la salle de bains reste allumée la nuit, c'est là qu'elle est assise, seule sur le carrelage dur et

froid. Cependant, ce n'est pas ce que les gens ont envie d'entendre. Ils veulent que je leur donne du neuf, des choses qu'eux-mêmes n'oseraient jamais regarder, qui dépassent de loin leur imagination, voilà pourquoi Gregory demande : « Mais quelle est la pire chose que tu aies vue ? » et non pas : « Comment va-t-elle, cette fille, tu as pu l'aider, peut-être ? » Mon Dieu ! Non, les gens n'ont pas la moindre idée de ce en quoi consistait réellement mon job, et c'est en partie à cause de vous, monsieur Stitic. À la suite du battage médiatique autour du procès que vous intétez au nom de mes ex-collègues, on suppose que nous étions assis derrière nos écrans, apathiques, que nous ne savions pas ce que nous faisions, ni dans quoi nous nous étions fourrés, qu'on nous bombardait sans aucune préparation de milliers d'images choquantes qui nous grillaient presque instantanément le cerveau – eh bien, ce n'était pas comme ça. Du moins, pas tout à fait, et pas pour tout le monde.

Je savais à quoi m'attendre. Je savais ce que je faisais et j'étais plutôt douée. Je me souviens de toutes les règles, et il m'arrive encore de les appliquer de façon mécanique, par déformation professionnelle, devant des séries, des clips vidéo, ou même quand je regarde autour de moi : les images de cette femme à scooter, là, qui vient